

LA LIBERTÉ INTELLECTUELLE ESPAGNOLE AU XVIII^{ème} S. À TRAVERS L'INFLUENCE DES IDÉES FRANÇAISES.

Comment la France rayonne de toutes ses Lumières en Espagne.

Félix - César GUTIERREZ VIÑAYO.
Universidad de León.

"Les Grecs esclaves ont cent fois plus de liberté dans Constantinople que vous n'en avez à Madrid"
(Voltaire).

L'Espagne à travers sa langue eut une très grande influence sur les idées au XVIII^{ème} S, non seulement dans le langage de la conversation mondaine ou dans celui de la littérature que l'on constate en Italie et en France, mais aussi et surtout lors de la première apparition et affirmation de l'espagnol dans le langage de la politique à l'étranger, de même, la France et à travers sa langue diffusa ou envahit, chacun choisira le terme exact, ses idées innovatrices qui parsèment, non seulement l'Espagne mais l'Europe toute entière.

A travers les nouvelles idées philosophiques de l'Encyclopédie, la littérature, à travers un nouvel esprit scientifique toutes les idées nouvelles vont se diffuser en Espagne.

Ces idées ne peuvent être gardées, car elles parlent de liberté, de fraternité, de justice sociale, de tolérance et aussi du goût du bien-être et de prospérité économique.

Il existe de la part des hommes éclairés en Espagne un grand effort afin d'insérer leur pays aux luttes spirituelles et économiques afin que:

"les ébranlements européens de l'intelligence et de la sensibilité aient leur répercussion au-delà des Pyrénées". (Sarraihl 1954: IV)

Le XVIII^{ème} S. étant ardeur, mouvement, utopie, espoir, désir, violence, lutte, folie, excès, fureur, et où:

"la soif du renouveau dévore tous les esprits". (Chasles 1869: 67)

il eût été dommage de ne pas arriver à rattraper le char du progrès, à travers plusieurs esquisses et luttes, afin de participer à ce grand renouveau qui secoua l'Europe.

C'est ainsi que quelques hommes éclairés vont lutter pour que leur pays obtienne prospérité et bonheur, culture et dignité.

"Secouant de vieux préjugés et une lourde tradition spirituelle, ils vont, d'un regard neuf, mesurer le retard de l'Espagne sur les autres nations européennes et prêcher inlassablement les remèdes qui y mettront fin". (Sarraihl 1954: IV)

Ils vont lutter surtout pour le progrès matériel et moral qui s'imbriquent si bien l'un dans l'autre.

Pour cela il faut connaître et imiter l'étranger, même si cette imitation n'arrive pas aux limites imposées par le peuple français qui effraie l'Europe par son audace. Le peuple espagnol et les "éclairés" sont à la fois fiers de leur Monarque Charles III, juste et vertueux, et heureux, car ils peuvent juger Charles IV, faible et débonnaire. Il sont fidèles à la religion même s'ils demandent un changement en ce qui concerne les nombreuses cérémonies trop rigides qui feront de l'espagnol non plus un dévot mais un "croyant convaincu, soucieux de perfectionnement". (Sarraihl 1954: V)

C'est en comparant les différentes classes sociales qui existaient en Espagne, dont les unes s'acharnaient à vouloir diffuser les idées nouvelles et les autres à les combattre que nous brosserons, tout d'abord, un tableau de l'état réceptif du pays, pour ensuite, analyser tous les moyens possibles par lesquels ces idées pouvaient rentrer en Espagne, que ce soit par les livres, par les voyages de certains espagnols en France et vice-versa.

Ainsi nous pourrons répondre à la phrase de Voltaire, mise en exergue.

- Il existait en Espagne deux tendances, les "deux Espagne" que Fernando Díaz Plaja cite dans El abate Marchena, qui vont s'affronter tout au long du siècle.

Voltaire dans son Dictionnaire philosophique, à l'article "Blé" nous en donne la définition:

"Distingue toujours les honnêtes gens qui pensent de la populace qui n'est point faite pour penser". (Voltaire 1954: 3)

Par conséquent, d'un côté ceux qui par leurs connaissances constatent l'état de leur pays et veulent le modifier, ceux qui veulent arracher l'homme de la pauvreté matérielle et intellectuelle, donner à leur pays une prospérité économique et la grandeur spirituelle qu'il avait connu lors des siècles précédents. De l'autre côté, ceux "figés dans leur routine, leur indifférence pour les choses de l'esprit". (Sarraihl 1954: 3)

C'est à travers la description de cette masse qui refusait le renouveau et qui se complaisait dans l'autorité, les opinions toutes faites, que nous tracerons le tableau de l'Espagne au XVIIIème S.

Dans la majorité des provinces, la vie des paysans est misérable. Les terres dépeuplées demeurent incultes sous les yeux même des travailleurs.

"Terre meilleure, mais tout est dépeuplé, aucun village à l'horizon; une grande zone de terre inculte". (Jovellanos 1915: 90)

Il existe trop de terres en friche, qui ne sont pas clôturées, et qui appartiennent aux grands Seigneurs. Il y a trop de charges, d'innombrables tributs payés aux propriétaires et aux divers Seigneurs, ecclésiastiques ou civils ainsi qu'à l'Etat. Une fois des redevances acquittées, le profit est bien maigre ou inexistant. La masse est aussi obstinément routinière, attachée au passé. Tout ce qu'ils entreprennent est régit par cette phrase "Lo hicieron así mis padres".

Que ce soit pour labourer, fumer la terre, planter des arbres, ils ne veulent entendre les conseils de ceux qui voudraient le faire autrement, mûs par les innovations de quelques étrangers. Ils préfèrent l'ancien, même si désuet et inutile. Ils répètent inlassablement les gestes ancestraux. C'est cette masse qui va résister aux différentes tentatives de réformes.

Tout ceci vient du fait que la misère spirituelle est affligeante. Ces gens manquent de connaissances les plus élémentaires. En Catalogne presque toute la population rurale ne sait ni lire ni écrire. L'enseignement, quand il existe est pauvre. On se contente de lire, écrire, compter et surtout connaître le Catéchisme. Cette misère est comblée par le goût du merveilleux et des superstitions de toutes sortes. S'il pleut trop longtemps ou pas assez, ils prient leurs prêtres d'organiser processions et rogations.

En ce qui concerne les villes le tableau n'est guère plus attrayant. Ils mènent une existence médiocre parsemée de distractions grossières.

Ils sont aussi attachés aux traditions que le peuple des campagnes.

"Il faut vaincre la résistance obstinée qu'opposent les ouvriers aux inventions utiles et à l'introduction de quelque procédé nouveau qui s'écarte des règles connues" (Asso 1947: 68)

L'autre catégorie de gens qui peuplent les villes n'est pas meilleure. Ce n'est pas parce qu'ils sont nés dans l'abondance, qu'ils ont pu goûter aux délices de la culture qu'ils ont un esprit éclairé. C'est plutôt le contraire:

"Ils ont l'esprit borné, l'âme malade et les organes infirmes pour poursuivre de solides études". (Torres 1791: 75)

Ceux qui devraient être les maîtres à penser de cette masse, témoignent du même mépris pour tout ce qui est nouveau et se bornent à enseigner ce qui a déjà été fait.

La noblesse ne veut, en aucun cas travailler, ce qui tend à une vie de monotonie, et délaissent leurs propriétés.

En ce qui concerne les fonctionnaires et l'administration le tableau est semblable. Institutions figées, la routine est à l'ordre du jour, sans aucune initiative.

Les nouveaux emplois sont nés, sans aucun besoin, si ce n'est celui de faire travailler le fils de celui qui est déjà parvenu à un poste de l'administration.

"Le fils d'un laboureur ou d'un artisan, devenu employé de l'état, ne permettra pas qu'aucun des siens se dégrade par un métier mécanique". (Sarraihl 1954: 65)

Un grand nombre de seigneurs, de politiciens, d'artisans, pensent que ce tableau n'est guère encourageant. Ils ne se résignent pas et en imitant les idées de l'étranger, de la France en l'occurrence, ils veulent rénover ces institutions pour que l'Espagne sorte de cette prison qu'est le manque de connaissances.

Cette élite est beaucoup plus importante de ce que nous dit Laborde ou le Marquis d' Aubeterrien. Il faut nous référer plutôt à ce que nous dit Cadalso ou Francisco Maria Silva:

"Il y a en Espagne plus de Lumière et de connaissances qu'on ne le pense ordinairement et qu'il ne paraît. Si ces possibilités actuelles étaient bien exploitées, nos gloires disparues pourraient revivre, et au retard succéderaient les progrès".
(Silva 1781: 76)

C'est tout ce qui à trait à la Cour, surtout les conseillers de Charles III et de Charles IV, Campomanes, Floridablanca, Cabarrús et Aranda, des écrivains, Cadalso, Menéndez Valdés et Jovellanos, des savants, Cavanilles, des économistes, Campmany, Asso et Olavide.

Mais il existe aussi toute une panoplie de personnages inconnus qui, à leur manière ont contribué à cette grande tâche de progrès, en se libérant des procédés traditionnels dans leur travail et en prenant une méthode plus innovatrice et qui plus est, donnait des résultats. Entre autres nous pouvons citer, à Barcelone, Eudaldo Paradell qui propose de fabriquer en Septembre 1763 des matrices de caractères grecs, hébreux et arabes. Il réalisa les échantillons parfaits ne laissant rien à envier à l'étranger.

Il en va de même pour certains agriculteurs audacieux.

Certains paysans basques assistent à la réunion de la Section d'agriculture de la Société Economique. Ils s'instruisent et propagent les nouvelles connaissances et leur exemple porte ses fruits sur les autres agriculteurs.

"Leurs prédications ont plus d'effet sur leurs compagnons que celle de leurs prêtres et de leurs maîtres". (Extratos de la Sociedad Económica 1774: 20)

La Faculté de Droit d' Alcalà de Henares développe l'étude de la langue maternelle et dépouille le latin de son prestige séculaire. Ils souhaitent, qu'à l'exemple de Port-Royal pour la France, la grammaire latine soit mise en vers espagnols. Ils écartent, dans l'étude de la rhétorique les textes de Colonia, Cipriano Suarez et Nicolàs de la Puente, car ils n'enseignent que les définitions qui chargent la mémoire.

C'est à l'aide de cette élite préoccupée du progrès matériel, des commodités de la vie, ayant une curiosité pour les sciences nouvelles et l'aptitude à méditer sur les problèmes ignorés ou interdits, que les idées nouvelles pourront faire partie, non plus d'une élite mais se répandre à travers toute l'Espagne.

Après avoir brossé les différentes catégories de personnes et institutions qui veulent introduire l'Espagne en Europe, nous allons connaître les moyens mis à leur disposition pour mettre en oeuvre ces changements.

Tout d'abord, c'est à travers l'imitation de ce qui se fait en dehors, en France dans ce cas précis, que les innovateurs essayent de combler le vide qui existe dans leur pays.

Au début tout est sujet d'imitation. La mode est primordiale car l'élégance doit aller de pair avec l'éducation.

"Pourquoi demeurer obstinément fidèle au chapeau à larges bords et à la longue cape que le tricorne et le petit manteau sont d'un effet si gracieux? Pourquoi continuer à s'entourer le cou d'un véritable carcan rigide, alors qu'un col souple d'où part un jabot de dentelle permet à la tête des mouvements plus naturels et détruit cette gravité dont se raillent si fort les étrangers". (Morel -Fatio 1904: 54)

Dans la conversation il faut admettre la contradiction, et la discussion doit se faire avec élégance et courtoisie comme l'a enseigné Montaigne dans l'Art de Conférer.

Cette imitation est si rigide et si bien modelé à l'exemple français, que de nombreux écrivains anti - français, ressentent le besoin de protester ironiquement contre cette singerie de ce qui se fait en France. Les uns pour critiquer cette seule imitation des apparences et les autres pour montrer l'excès de la floriture française et pour revenir à la vieille mode espagnole. (castizo).

Cette imitation à l'extrême arrive à son paroxysme, selon ces auteurs, lorsque la langue est envahie par des mots français. M. Ferdinand Brunot indique qu'au début du siècle on connaissait peu le français et qu'on le méprisait. Mais il fut bientôt autrement, grâce aux diverses influences, et l'on prit l'habitude de placer çà et là quelques mots usuels dans la conversation, indice sûr de la vogue de la langue. C'est ainsi que dans les pièces de théâtre de la première moitié du siècle, celles surtout de Zamore, à côté des mots "Monsieur" et "Madame" constamment employés, on trouve souvent le terme "alon" orthographe phonétique de "allons", placé dans la conversation des valets aussi bien que des maîtres. Ramón de la Cruz critique lui aussi cet excès et dénonce les esclaves des français dans leur manière, leur parler et leur conduite libertine en imitant mal la langue française.

"Par ma foà, madam, que así se lieva an París". (De la Cruz 1882: 87)

Ce mal se répandit très vite, et c'était pour les auteurs espagnols un moyen assuré de faire rire que de présenter un "afrancesado" en exagérant le ridicule de son vocabulaire. On a remarqué qu'une bonne partie du vocabulaire des mots français employés, se rapportaient à des habitudes ou à des objets importés de France. Il est évident que répéter les termes français appris chez son tailleur ou sa modiste ce n'est pas connaître la langue.

Ce qui est important ce ne sont pas ces copies conformes, mais les nouvelles idées. Connaître et diffuser la nouvelle notion de l'homme qui apparaît dans la nouvelle philosophie du XVIIIème S. Cet homme nouveau doit pouvoir prendre conscience de ces possibilités et de les réaliser. Il faut

l'instruire, transformer son âme de serf en une âme de citoyen. Il ne doit rien accepter par "simple autorité et à crédit" selon le mot de Montaigne.

Il faut aussi une profonde modification de l'enseignement à l'Université. Modifier les matières pour qu'elles deviennent comme la physique plus expérimentales, de même que Jovellanos l'a fait dans son Institut. Détrôner, s'il le faut de vieux auteurs en faveur d'autres plus modernes.

C'est aussi reconnaître que la culture possède l'unique vertu digne de ce monde, le bonheur, car cette culture développe la félicité publique:

Philippe V:

"qui savait que pour rendre son peuple heureux, il le fallait instruire, fonde des académies, érige des séminaires, établit des bibliothèques, protège les lettres et les littératures, et, en un règne de presque un demi-siècle, lui apprend à connaître la valeur de la culture". (Sarrailh 1954: 313)

Cette connaissance apporte le bonheur car les gouvernants sont aussi plus justes car mieux instruits:

"Si l'on instruisait une génération entière, le temps ne viendrait-il pas où ceux qui gouvernent seraient justes et conséquents, parce qu'ils seraient éclairés?". (Cabarrús 1808: 79)

Plusieurs voies sont offertes aux espagnols "éclairés" qui veulent connaître les idées de l'étranger.

Tout d'abord l'action directe, en allant chercher ces idées là où elles se trouvent, en France. Deuxièmement en étudiant et travaillant avec les Français installés en Espagne, et troisièmement, en accueillant l'enseignement à travers les livres que reçoivent certaines personnes en Espagne.

ESPAGNOLS EN FRANCE.

La première catégorie de voyageurs a un but utilitaire, celui de se perfectionner dans leur métier.

Ils peuvent aller faire leur éducation, étudier la langue française, surtout après l'expulsion des Jésuites, à Bayonne pour y acquérir les bonnes manières et une aisance mondaine. Ce sont les années 1774 et 1775 qui accueillent le plus grand nombre d'étudiants espagnols en France et ce sont principalement des boursiers. L'édit Royal du 1er Juillet 1718 qui suivra son cours sous Philippe V, Ferdinand VI, Charles III, subventionnent certains espagnols afin qu'ils puissent s'instruire ou perfectionner leur art.

Les voyages sont une source très importante de connaissances. C'est en comparant que l'on constate ce que l'on a, mais surtout ce qui fait défaut.

"Il voit les manques et les excès. Il doit être capable d'emprunter à chaque peuple ce qui lui semble le plus digne d'être imité et doit trouver le moyen d'introduire ce qui manque et bannir ce qui nuit". (Clavijo y Fajardo 1808: 161-164)

Tout d'abord il faut choisir, avec soin ces jeunes et les recruter parmi ceux qui sont déjà pensionnés par la Cour ou parmi les fils d'artisans. Ensuite on leur exige une sérieuse préparation et une exécution méthodique.

"Il serait d'avis que l'on n'envoyât aucun garçon à l'étranger avant qu'il n'ait trente ans et qu'il fût toujours accompagné d'un gouverneur d'âge mûr: un navire sans gouvernail est exposé à périr". (Ibañez de la Rentería 1793: 981)

Il existe une autre catégorie d'étudiants qui n'ont pas besoin de bourses pour aller étudier à l'étranger. Les grands artisans et fabricants envoient leur fils pour perfectionner la technique de leur métier. Nous pouvons citer, entre autres, Tomás Lozano, horloger, qui envoie son fils en France. Quand il revient après cinq ans d'études il reçoit la charge de fabriquer l'horloge de l'Hôtel de Ville.

Une autre catégorie, ce sont les intellectuels, les artistes qui vont étudier dans les grandes universités françaises. Barnades étudie à Montpellier et deviendra un estimable botaniste qui sera appelé à veiller sur la santé de Charles III.

La dernière catégorie est celle des fonctionnaires diplomatiques. Un exemple est celui de Le Comte Aranda qui arrive à Paris en 1773. Il est reçu dans les meilleurs Salons parisiens, il établit de bonnes relations avec les Encyclopédistes, surtout avec d'Alembert et Rousseau.

FRANÇAIS EN ESPAGNE.

Si les espagnols voyageaient beaucoup en France il n'en était pas de même pour les Français, même si certains arrivaient de leur propre initiative, mais en ayant reçu l'agrément royal et parfois ils avaient signé de contrats.

Cette facilité à s'installer en Espagne vient du fait qu'on s'était rendu compte que cette main d'oeuvre était indispensable au développement de l'Espagne, et elle compensait l'insuffisance de la population nationale.

"Les étrangers apportent leur habileté et leur industrie à notre patrie; ils augmentent sa population. A beaucoup on doit des arts très utiles et indispensables, dont nous manquerions encore sans eux". (Campomanes 1777: 18)

Une première catégorie d'étrangers ce sont les Conseillers du Roi. Comme l'avait fait Philippe V, Ferdinand VI et Charles III, qui comptaient parmi leurs Conseillers quelques étrangers qui se consacrent entièrement à la gloire de leur souverain et contribuent à favoriser le progrès et à ouvrir les frontières à l'influence de l'extérieur.

Certains ingénieurs laissèrent de magnifiques ouvrages en Espagne. Il faut citer l'ingénieur Charles Le Maur qui a ouvert la route qui passe à Despeñaperros et la route du Manzanal, à Astorga.

A côté des grands personnages, il existe de petits fonctionnaires, plus modestes, mais qui contribuent, à leur façon à la même finalité. A Talavera de la Reina, M. Rullier a fondé une brillante manufacture de soieries.

Des savants, des professeurs établis en Espagne ont essayé eux aussi, par leurs cours de relever, au niveau des autres nations européennes, leur nouvelle patrie.

Vers 1750 le goût pour les sciences modernes s'affirme. C'est ainsi que la Botanique et la Chimie s'affirment comme sciences grâce à l'aide de ces savants venus de l'étranger.

A travers la lutte entre Linné et Tournefort, deux méthodes différentes d'enseigner, nous suivons les luttes de l'enseignement, qui en fin de compte choisit Linné et se place ainsi dans une excellente position vers le progrès.

Tout ceci avec des applications à court terme.

"C'est ainsi que Charles III encourage le développement de semblables études dont il attend surtout des résultats utiles à l'agriculture nationale et l'utilisation de plants négligés jusqu'alors". (Sarraihl 1954: 76)

A travers les voyages et le désir de s'instruire, qui a toujours été le souhait des hommes du XVIIIème S., ils rapportaient les connaissances, les techniques plus habiles et surtout un esprit plus ouvert et plus libre. Ils pouvaient collaborer à cette grande croisade de la libération de leur pays et servir d'exemple à leurs compatriotes, restés chez eux, ligotés par les antiques traditions, comme le dit Voltaire:

"Une douzaine d'honnêtes gens qui se font écouter, produit plus de bien que cent volumes: peu de gens lisent, mais tout le monde converse et le vrai fait impression". (Voltaire 1766: 13)

LES LIVRES.

Dans cette dernière partie nous étudierons l'influence des idées françaises à travers le moyen le plus efficace, le plus rapide, le livre.

Même si peu de gens lisent, le commerce du livre, plutôt étranger, est très important au XVIIIème S., à un tel point que les âmes sensibles, à travers l'Inquisition, prohibent leur entrée en Espagne.

Il n'est pas très aisé de se procurer des livres étrangers pour la bonne raison qu'il existe toujours:

"aux barrières de Madrid la douane des pensées; elles y sont saisies aux portes comme les marchandises d'Angleterre". (Voltaire 1767: 344)

Mais cette Inquisition n'est pas aussi forte et insensible qu'auparavant, et c'est ainsi que certains "éclairés", comme Floridablanca ou Campomanes luttent contre la retenue de certains livres, car:

"L'abus des prohibitions de livres ordonnés par le Saint-Office

est une des sources de l'ignorance qui règne sur une grande partie de la nation". (Llorente 1822: XXV)

L'Inquisition n'en continue pas moins la garde vigilante et multiplie édits, enquêtes et procès à la suite d'innombrables dénonciations toujours accueillies avec complaisance.

C'est précisément, à travers la liste de ces censures que nous allons énumérer certains des livres dangereux pour la morale espagnole.

1790. L'orateur des Etats Généraux.

Traité de la Tolérance à l'occasion de la mort de Jean Callas.

1797. Montesquieu: L'Esprit des Lois.

Condorcet: Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain.

1759. L'Encyclopédie.

En 1757, avant que l'Encyclopédie ne soit condamnée par Rome, l'Inquisition est déjà alertée. Les sept volumes parus ont fait quelque bruit. Ils furent examinés et la conclusion fut celle-ci:

"L'Encyclopédie ne saurait être autorisée à circuler librement, certes, mais dans les bibliothèques réservées on pourrait en rejetant l'abominable, profiter de la vaste érudition qu'elle renferme en toutes matières". (Archivo Histórico Nacional Inquisición 1782: 2)

1761: Les Bijoux indiscrets.

1762. Toute l'oeuvre de Voltaire est interdite.

1764. L'Emile.

Dès que les Confessions arrivent en Espagne, l'Inquisition ne leur donna pas un avis favorable. Chaque épisode, chaque phrase soulève fureur, certains insultent même l'auteur.

"Vagabond, ennemi de la contrainte, voleur, lascif et plein d'autres vices, ne possédant aucune science solidement". (Archivo Histórico Nacional Inquisición 1782: 4)

1766. Lettres de la Montagne.

Dictionnaire philosophique portatif.

1771. Les Aventures de Télémaque, à peine expurgées.

Oeuvres philosophiques de La Mettrie.

1773. Mélange de Littérature, d'Histoire et de Philosophie de d'Alembert.

1776. Considérations du Marquis d'Argueson.

1781. Théologie portative de l'Abbé Bernier.

1779. Marmontel est condamné.

1789. Le Cours d'Histoire pour l'instruction du Prince de Parme de Condillac.

L'Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaux.

Ces livres sont dangereux, mais il existe d'autres qui sous le titre "indifférents" peuvent rentrer en Espagne. Ce sont les livres de métiers, de machines, de mathématiques, de Médecine, de Physique. Tout ce qui va vers un renouveau économique, étaient bien reçus, tandis que les livres qui allaient vers un progrès de la religion, de la morale, étaient bannis

Les traducteurs et les libraires qui étaient presque tous des français, avaient, eux aussi maille à partir contre les fureurs de l'Inquisition, car ils sont les propagateurs des idées françaises. Citons entre autres, Bernardo Maria de Calzada, traducteur de la Logique de Condillac, de La Fontaine, de Voltaire et du Fils Naturel de Diderot qui fut banni de Madrid, après avoir renoncé à sa place au Ministère de la Guerre.

Le Duc d'Almodovar fut traité avec plus d'égards. Il avait traduit l'Abbé Raynal, mais l'Inquisition ne le molesta pas trop.

"L'Inquisition chercha à savoir de quelle manière le Duc s'exprimait dans la société lorsqu'il était avec des savants".
(Llorente 1822: 101 - 102)

L'Inquisition va chercher l'Encyclopédie chez le Libraire Française Bajolet, une autre catégorie persécutée, qui représente l'éditeur Pancouke.

Les peines encourues pour les libraires peuvent aller jusqu'à deux mois de réclusion dans un Couvent, à la suppression de leur commerce pour deux ans, au bannissement avec défense de s'approcher à huit lieux et à payer des amendes pécuniaires pour les frais de l'Inquisition.

Nous remarquons l'acharnement de l'Inquisition à vouloir bannir les idées étrangères hors des frontières. De ce fait nous saisissons mieux la volonté des intellectuels espagnols pour ne pas perdre cette grande bataille de la culture qui se joue en Europe.

"Le Saint-office frappe sans cesse et ne semble pas accablé par le nombre croissant de ses ennemis. Il proscriit imperturbablement tout ce qui est nouveau, tout ce qui s'élève contre le passé, tout ce qui parle d'émancipation et de liberté". (Desdés-Vises 1899: 60)

Les sanctions s'appliquent aussi contre ceux qui recherchent ses idées, les lecteurs.

Citons quelques exemples afin de connaître les noms de quelques "éclairés" et leurs lectures.

- Felipe de Samaniego déclare avoir lu Voltaire.
- Jovellanos collectionne dans sa Bibliothèque de l'Institut à Gijón des livres interdits.

Mais malgré les sanctions les livres continuaient à rentrer par les frontières, par tous les moyens possibles. Grâce à des procédés plus ou moins ingénieux, des bibliothèques étrangères ont pu se constituer.

Les livres peuvent rentrer sous des reliures avec un titre d'un livre non défendu., par bateau. L'Inquisition saisit une collection qui sous le titre Actes des Apôtres, dissimulait, à partir du quatrième volume une série de textes sur la Révolution, des oeuvres de Condorcet et des oeuvres de Rousseau.

Dans des chapeaux, des pans entiers d'oeuvres réussissent à rentrer.

"Dans les doublures des chapeaux des feuilles de nos ouvrages propres à instaurer une insurrection. Ces feuilles étaient exprès éparpillées sans suite, on envoie avec une lettre de chiffres qui sert à rapprocher et à rassembler chaque ouvrage". (Mousset 1924: 161)

Une fois ces livres rentrés en Espagne, leur effet est immense car ils peuvent passer de main en main.

Une autre possibilité, qui n'a pas de limite c'est la correspondance entre des écrivains espagnols et les Philosophes.

Nous pouvons citer entre autres, la Correspondance entre Voltaire et le Comte Aranda ou le Marquis de Miranda. Ou bien celle entre Rousseau et Manuel Ignacio de Altuna, ou le Duc d'Albe.

On a constaté l'importance numérique des entrées, en volumes entre la France et l'Espagne, à un tel point que Menéndez Pelayo nous dit:

"Je n'exagère pas si je dis qu'aujourd'hui même les bibliothèques particulières d'Espagne sont inondées d'exemplaires de Voltaire, de Rousseau, de Volney de Dupuis, et qui proviennent pour la plupart de cette époque". (Pelayo 1930: 305-306)

Cette idée reflète l'acharnement d'une certaine couche sociale à vouloir connaître et diffuser les idées modernes, contre les idées anciennes qui figeaient la pensée espagnole. D'un côté, la liberté intellectuelle, miroir de la pensée française au XVIIIème S, de l'autre, le veto des anciens.

En reprenant le titre de cet article, la liberté intellectuelle espagnole au XVIIIème S. à travers l'influence des idées françaises, nous avons vu que malgré l'influence de quelques privilégiés qui s'efforcèrent de faire rentrer les idées venues de l'étranger, en allant directement les chercher, en recevant les voyageurs, artistes, intellectuels, professeurs, commerçants, en lisant les livres défendus parce qu'ils apportaient une certaine liberté aux hommes, les Espagnols, en grande majorité n'ont pas participé à la croisade européenne du XVIIIème S.

"L'Espagne comme nation ne s'incorpora peut-être pas au mouvement encyclopédiste, qui fut partout, sans doute une attitude de minorités choisies. Mais, comme toujours, elle eut parmi ses fils les grands titans isolés, chargés d'empêcher que

se brisât la ligne de continuité des civilisations". (Sarrailh 1954: 65)

Ces titans ont lutté, mais à cause d'une trop grande inégalité entre les classes sociales qui ne peuvent que survivre par la volonté de l'aristocratie et de leur "despotisme illustré" qui prônait: "Tout pour le peuple mais sans le peuple", cette liberté n'est devenue que semi- liberté.

Une autre cause de cet échec vient du fait même du pays qui apportait l'aide, la France. Parce qu'elle était proche géographiquement, plus avancée dans la science et l'industrie, et régie par la branche aînée des Bourbons, la France paraissait destinée à fournir l'aide la plus puissante. La France, interprète des industriels et des commerçants français, cherchait d'abord à préserver leurs débouchés, qui auraient été perdus ou diminués par le progrès de l'Espagne. La correspondance diplomatique, française et espagnole, abonde en renseignements des sujets qui reviennent sans cesse: tentatives pour attirer dans la péninsule des techniciens français; volonté des ambassadeurs et des consuls d'empêcher leur recrutement et leur départ, et, éventuellement, de favoriser le retour de tous ceux que leur établissement aurait déçus.

BIBLIOGRAPHIE:

- ASSO, Ignacio de (1947): *Historia de la Economía política de Aragón*, Zaragoza, Heraldo de Aragón.
- CABARRÚS, Conde de (1808): *Cartas sobre los obstáculos que la naturaleza, la opinión y las leyes oponen a la felicidad pública. Escritas por...al señor don Gaspar de Jovellanos*, -Vitoria, Imprenta de don Pedro Real.
- CAMPOMANES, Conde de (1777): *Discurso sobre la educación popular de los artesanos y su fomento*, Madrid, Sancha.
- CLAVIJO Y FAJARDO, Joseph (1767): *El Pensador, por don...*, Madrid, Joaquín Ibarra.
- CHASLES Philahète (1869): *Voyage d'un critique à travers la vie et les livres*, Paris, Didier.
- DE LA CRUZ, Ramón (1882): "La Petrimeta y el tocador". In *Teatro Selecto de don...*, Madrid, Jose - María Faquineto.
- DESDEVISES DU DÉZERT, G (1899): "Notes sur l'Inquisition en Espagne au XVIIIème S." In *Revue Hispanique VI*.
- DÍAZ - PLAJA, Fernando (1986): *El abate Marchena. Su vida, su tiempo, su obra*, León, Universidad de León.
- IBAÑEZ DE LA RENTERÍA, Joseph Agustín (1790): *Discursos de don...*, Madrid, Pantaleón Aznar.
- JOVELLANOS, Gaspar de (1915): *Memorias inéditas, 1790 - 1801*, Madrid, Imprenta de los Sucesores de Hernando.
- LLORENTE, Juan Antonio (1822): *Historia crítica de la Inquisición desde el reinado de Fernando V hasta el reinado de Fernando VII*, Madrid, Imprenta del Censor.

- MOREL - FATIO, Alfred (1904): "La Golilla et l'habit militaire". In *Bulletin Hispanique VI*.
- MOUSSET, Albert (1924): *Un témoin ignoré de la Révolution: le Comte de Fernán Núñez, Ambassadeur d'Espagne à Paris. (1787-1791)*, Paris, Champion.
- PELAYO, Menéndez (1930): *Historia de los Heterodoxos*, Madrid, Victoriano Suárez.
- SARRAILL, Jean (1954): *L'Espagne éclairée de la seconde moitié du XVIIIème S.*, Paris, Klincksieck.
- SILVA, Francisco María de - duque de Almodóvar (1781): *Década Epistolar sobre el estado de la letras en Francia*, Madrid, Antonio Sancha.
- TORRES VILLARROEL, Diego de (1791): *Sueños morales, visiones y visitas de Torres con don Francisco de Quevedo por Madrid*, Madrid, Imprenta de O.J. Doblado.
- VOLTAIRE (1882): "Lettre de Voltaire au Marquis de Miranda, du 10 Août 1767". In *Oeuvres Complètes de...*, Paris, Garnier.